

ARCHÉOLOGIE ET PHILOGIE VÉDIQUES

L'Agnicayana dans les textes et sur le terrain

par J. M. VERPOORTEN

§ 1. — Longtemps la question des rapports entre l'archéologie et la philologie védiques ne s'est pas posée, par suite de l'absence d'archéologie indienne ou védique digne de ce nom.

Certes, dès 1834, les vestiges de la célèbre cité indusienne d'Harappa (sur la Rāvi) étaient signalés par Sir Alexander Burnes dans le récit de ses voyages en Inde. En 1856, ils étaient exploités comme carrière de ballast lors de la construction du chemin de fer Multan-Lahore. De son côté, le général Cunningham, chef du service archéologique indien, publiait en 1875 le premier sceau de l'Indus. Puis tout retomba dans l'oubli¹.

C'est vers 1920 que les fouilles scientifiques commencèrent à Harappa sous la direction de Vats, à Mohenjo Daro à 650 km au sud, sous celle de Marshall, puis, en 1929, à Jhukar avec Majumdar, et, en 1931, à Chanhu Daro avec Mackay.

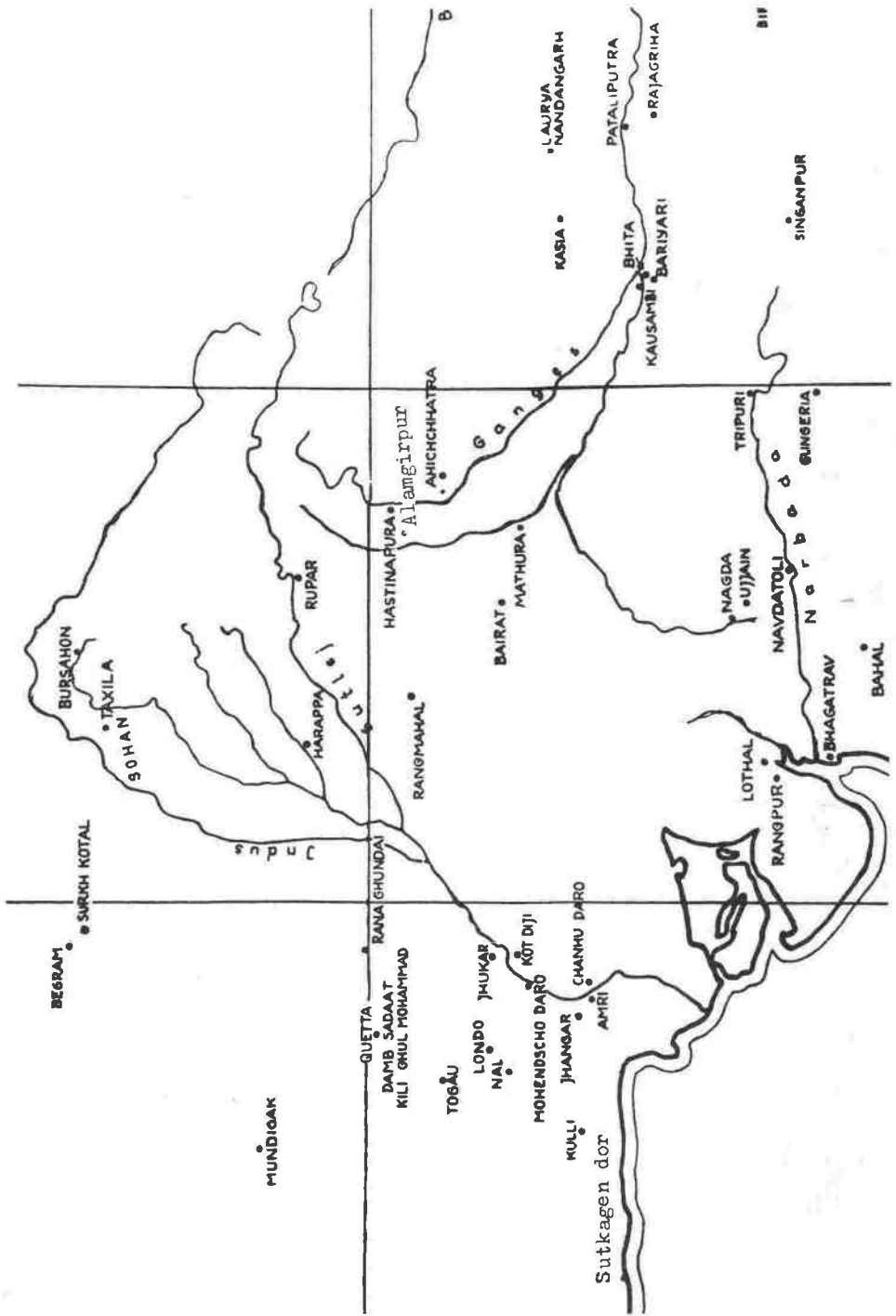
Aujourd'hui l'aire d'expansion de la civilisation indusienne va du pied de l'Himalaya (Rupar) jusqu'à 300 km au nord de Bombay (Bhagatrav), c'est-à-dire 1100 km nord-sud, et de la frontière iranienne (Sutkagen-Dor) jusqu'à 50 km à l'est de Delhi (Alamgirpur), soit 1550 km ouest-est (Cf. carte 1). Témoignent plus largement encore du développement continu de l'archéologie indienne une centaine de sites fouillés, depuis Mundigak en Afghanistan jusque Tamluk au Bengale occidental ou Arikamedu en pays tamoul.

Enfin, la chronologie peut s'appuyer sur la méthode de datation au carbone 14. Avec discernement toutefois, car la marge d'erreur peut réduire son utilité à mesure que l'on descend davantage dans le temps².

§ 2. — Au moment où l'archéologie indienne naissait, la philologie védique avait déjà quelques réalisations majeures à son actif. Elle avait

¹ On trouve une histoire de l'archéologie indienne chez CASAL 1969, introduction; B. et R. ALLCHIN 1968, pp. 19-29; H. MODE 1959, pp. 8-17. Description sommaire des sites fouillés et bibliographie dans *Archäologische Übersichtskarte des Alten Orients mit einem Katalog der wichtigsten Fundplätze*, Weimar (Böhlhaus), 1959.

² CASAL 1969, pp. 29-30; PUSALKER 1968, p. 582.



Carte 1. — Sites archéologiques du Pakistan et de l'Inde du Nord. Cf. Archéologique Übersichtskarte des Alten Orients, Weimar 1959.

recensé, édité, traduit et commenté une bonne part de la centaine d'œuvres regroupées sous le nom de *Veda* (Cf. tableau 1). Depuis que, grâce au sanskrit, était née la grammaire comparée, on savait que le Veda était le patrimoine culturel de ces tribus aryennes, ou indo-aryennes/-germaniques/-européennes qui s'étaient infiltrées en Inde depuis le nord-ouest. Mais la date de l'événement restait douteuse tout autant que la chronologie des textes³.

On espérait donc que l'archéologie apporterait quelques lumières sur le lieu et le temps de l'invasion ou même qu'elle exhumerait l'un ou l'autre objet que nous décrivaient les textes.

§ 3. — Depuis la parution, vers 1850, de l'*Histoire de la littérature Indienne* d'A. Weber et de l'*Indische Alterthumskunde* de Chr. Lassen, on tenait pour vraisemblable que les Aryens s'étaient établis au Panjab et dans la haute vallée de l'Indus et de ses affluents vers 1500 av. J.-C. Telle est encore la date avancée par M. Bloomfield en 1915 dans l'*Encyclopaedia of Religions and Ethics*, VIII, p. 107.

Dans cette région qui jouxtait les zones de culture indusienne, ils avaient amené avec eux, sous forme de traditions orales, un ensemble d'hymnes et de formules, de *sūkta*, de *mantra* et *yajus*. Il n'était pas trop difficile de fixer pour ce corpus et ses divers commentaires un *terminus ante quem*, une date d'achèvement. En effet le Buddha, selon une tradition du moins⁴, aurait vécu de 558 à 478 av. J.-C. Or sa doctrine, en réagissant contre le *Veda*, le présuppose par le fait même.

En revanche où placer le *terminus a quo*, le point de départ, l'origine du *Veda*⁵? On entend par là, non pas sa mise par écrit⁶, mais la date de sa composition orale.

Des renseignements fournis par les textes eux-mêmes plaident à coup sûr en faveur d'une antiquité très reculée de certaines parties, notamment du *RV*). Ainsi de *RV* X 85 13 on pouvait inférer ceci : à l'époque où cet hymne fut composé, le soleil était encore, à l'équinoxe du printemps, dans la constellation du baudrier d'Orion (*mṛgaśiras*) puis dans celle de *Rohini*. Ce qui, selon la théorie de la

³ Sur celle-ci, cf. en dernier BRUCKER 1980, pp. 31-77.

⁴ En effet, selon EGGERMONT 1970-71, p. 75, les sectes bouddhiques admettaient originellement 368 av. J.-C. comme date de la mort du Buddha.

⁵ Cf. BANERJEE 1965, p. 98.

⁶ Sur l'origine de l'écriture indienne, cf. J. FILLIOZAT, *L'Inde Classique* II (Paris 1953), pp. 665 sv.

Tableau I. — Übersicht über die Hauptwerke der vedischen Literatur.

RIG-VEDA		SĀMA-VEDA		Yajur-Veda Schwarzer		YAJUR-VEDA		SCHWARZER		WEISSER		ATHARVA-VEDA		
Shuklas Shākala-S.	Vāthelas Vāthkala-S.	Rānāyanyas S.	Kaṭhomas Kautuma-S.	Jaiminiya S.	Jaiminiya- S.	Kapishthala Katha	Taittiriya-kar	Madh- yandina-S.	Caraka Katha	Maitriyana- S.	Maitriyana- S. u. B.	Vajrasanyas Kānva-S.	Shaunakas S.	Paippalādas S.
Sanhita	Aitareyas (Shānkhayanas)	Aitareya-B. (Panchanana-B.) Shandrintha-B. Chandogya-B. Aitareya-B.	Tandya-B. (Panchanana-B.) Shandrintha-B. Chandogya-B. Aitareya-B.	Jaiminiya- B. Ārchieya-B.	Jaiminiya- B. Ārchieya-B.	Kapishthala- katha-S.	Taittiriya- S. u. B.	Sharapatha- B.	Kāthaka-S.	Maitriyana- S.	Taittiriya- S. u. B.	Sharapatha- B.	Gopatha-B. (?)	
Āra- yaka	Āitareya-Ā.						Taitriya-Ā.	Bṛhad-Ā.		Bṛhad-Ā.		Bṛhad-Ā.		
Upanhad	Āitareya-U.	Chandogya-U.		Kena-U. Upanhad- B.		Kaṭha-U.	Taitiriya-U. Mahādā- yana-U. Shvetāshvatarā- U.	Bṛhad- Āranyaka- U. Īsha-U.		Bṛhad- Āranyaka- U. Īsha-U.		Bṛhad- Āranyaka- U. Īsha-U.	Mundaka-U. Prashna-U. Māndūkya-U. u. a.	
Shruti-Sūtra	Āshvalayana- Sh.	Mashaka-Sh. (Ārshaya- kalpa)		Jaiminiya- Sh.		Yajna-Sh.	Baudhāyana- Sh. Bhāradvāja-Sh. Āpastamba-G. Hiranyakeshi- Sh. Vādhūla-Sh. Vaikhānasa- Sh.	Kātyāyana-Sh.		Kātyāyana-Sh.		Kātyāyana-Sh.	Vaidāna-Sh.	
Shruti-Sūtra	Āshvalayana- G.	Drahyāyana- Sh.	Lātyāyana- Sh.	Jaiminiya- G.		Laugakshi- G.	Baudhāyana- G. Bhāradvāja-G. Āpastamba-G. Hiranyakeshi- G. Vādhūla-G. Vaikhānasa-G.	Pāraskara-G.		Pāraskara-G.		Pāraskara-G.	Kaushika- G.	
Shruti- Sūtra		Khādira-G.	Gobbūla-G.	Jaiminiya- G.		Laugakshi- Sh.	Baudhāyana- Sh. Āpastamba-Sh.	Kātyāyana-Sh.		Mānava-Sh.		Kātyāyana-Sh.		
Dharma-Sūtra	Vāisnava-Dh.			Gauramiya-Dh. (?)		Vaidhava- Dh.	Baudhāyana- Dh. Āpastamba- Dh. Hiranyakeshi- Dh. Vaikhānasa- Dh.	Kātyāyana-Sh.		Mānava-Sh.		Kātyāyana-Sh.		(Yājñavalkya-Smṛiti)

précession des équinoxes, nous reportait entre 4500 et 2500 av. J.-C. Tel fut le point de départ de la théorie chronologique d'H. Jacobi⁷.

Quant à l'érudit et politicien indien B. G. Tilak, il usait de la même méthode, mais faisant fi de tout bon sens, il voyait les Aryens occuper la plaine de l'Indus dès 25.000 av. J.-C.⁸. Toutefois ces théories quelque peu marginales ne sont pas parvenues à mettre en question la datation classique fixée entre 1500 et 1000 av. J.-C., laquelle a, du reste, vu confirmer sa vraisemblance par une découverte archéologique, mais cette fois extra-indienne.

En 1907, l'archéologue allemand H. Winkler découvrait sur le site hittite de Bogazköy le fameux traité de Mitanni⁹. Le document est essentiel pour le problème qui nous occupe dans la mesure où il mentionne divers dieux védiques, et parmi eux, Indra (§6) le chef du panthéon *ārya*. Les tribus védiques auraient donc possédé leur identité dès 1365 av. J.-C., date généralement admise pour le traité de Mitanni, et auraient pénétré en Inde postérieurement. Il est en effet moins vraisemblable que les Aryens de Mitanni aient émergé dans l'histoire bien après que leurs coréligionnaires aient atteint l'Iran et l'Inde.

Tentons ensuite de repérer dans les textes puis sur le terrain les traces de l'invasion indo-européenne.

§ 4. — Les *saṃhitā*, c'est-à-dire les plus anciens recueils d'hymnes védiques (par ex. le *ṚV*), renferment quelques renseignements qui suggèrent une confrontation entre des autochtones et des envahisseurs¹⁰. S'agit-il des Indusiens et des Aryens? Autrement dit, les célèbres cités de Mohendjo-Daro (MD) et d'Harappa (H) ont-elles été ruinées par ceux-ci? On l'a cru¹¹.

En effet *ṚV* VI 27 5 mentionne un fleuve *Hariyupiyā* qui aurait été le théâtre d'une bataille. Les indologistes ont volontiers assimilé ce toponyme à Harappa. D'autre part, Indra, le plus honoré des dieux védiques (dans le *ṚV*, 268 hymnes contre 210 à Agni, le dieu du feu, par ex.), est décrit une cinquantaine de fois comme «celui qui détruit

⁷ Examen des théories de Jacobi et Tilak par DEPERT 1977, pp. 174 sv., p. 201. PUSALKER plaide encore en faveur d'une présence aryenne dans le bassin de l'Indus dès 3500 av. J.-C.

⁸ Cf. *The Orion or Researches into the Antiquity of the Vedas*, 4^e éd., Poona, 1955.

⁹ De la littérature abondante sur le traité, retenons A. KAMMENHUBER, *Die Arier im Vorderen Orient*, Indogermanische Bibliothek, Heidelberg 1968; M. MAYRHOFER, *Die Indo-Arier im alten Vorderasien mit einer analytischen Bibliographie*, Wiesbaden 1968 (C. R., EGGERMONT, *Bibliotheca Orientalis* XXVII, 1970, pp. 6-8).

¹⁰ ALLCHIN 1968, pp. 153 sv., 208 sv.

¹¹ M. WHEELER, *Harappa 1946*, *Ancient India* 3 (1947), p. 82.

les murailles, les fortifications» (*puramdarā* II 20 7; III 54 15 etc.).

Or celles-ci ne peuvent guère avoir existé qu'autour des cités indusiennes¹².

Les ennemis d'Indra sont les *dasyu* ou *dāsa* à la peau foncée (VII 5 3); ils ont le phallus pour divinité (*śiśnadeva* VII 21 5; X 99 3). Tous détails envers lesquels le *RV* manifeste son aversion, mais qui pourraient convenir aussi bien à des populations encore à l'âge de la pierre qu'aux habitants de MD et H¹³.

§ 5. — Que nous révèlent les ruines de ces cités sur leur propre fin et ce qui a immédiatement suivi? Il semble que MD et H aient péri à peu près au même moment, vers 1900 av. J.-C. L'archéologie peut-elle nous préciser comment?¹⁴.

Une des dernières strates de la butte d'H contient ce qu'on a appelé «la culture du cimetière H»¹⁵, localisée au sud de la citadelle (Cf. planche 1). On y trouve un groupe de cabanes de briques de réemploi associées à une poterie grossière de style non-harappéen. Ce sont là des vestiges laissés par des gens dont la civilisation est moins avancée que celle de l'Indus. Ces «squatters» étaient-ils une première invasion, ou mieux, une première infiltration indo-européenne?

À cette question M. Wheeler, une des plus grandes autorités en la matière, n'apporte qu'une réponse indirecte et circonspecte: «Il semblerait que l'extinction de la civilisation de l'Indus et l'apparition de ces 'squatters' se soient produites à peu près à la même époque, bien qu'on ne puisse parler de continuité»¹⁶. En effet le cimetière H est séparé de la couche proprement indusienne par une certaine épaisseur de déblais. Devant cette énigme, comme dit Fairservis¹⁷, on hésitera à voir, dans les occupants du cimetière H, des Aryens, et qui plus est, ceux qui ont anéanti H.

À MD une occupation sauvage de ce type fait défaut. Mais des squelettes de gens massacrés à coups de hache (Cf. planche 2), des cadavres et des objets précieux enterrés avec précipitation attestent que les assaillants sont là. Mais sont-ce des Indo-européens?

Si l'on ne peut prouver que les cités indusiennes ont été détruites par ces derniers, à quoi attribuer leur ruine? Certains archéologues

¹² ALLCHIN 1968, p. 155; MODE 1959, p. 97.

¹³ BANERJEE 1965, pp. 77 78 97.

¹⁴ CASAL 1969, p. 203.

¹⁵ ALLCHIN 1968, p. 147; TRIPATHI 1968, p. 120; SANKALIA dans G. L. POSSEHL 1979, pp. 323 sv.

¹⁶ WHEELER 1966, p. 136.

¹⁷ FAIRSERVIS 1971, p. 354: The cemetery H material is a riddle.

ont invoqué les inondations causées par l'Indus et les modifications de son cours¹⁸. De fait l'existence de MD semble avoir été une lutte perpétuelle contre l'eau. Pour peu que la surveillance se relâchât, c'était la catastrophe. Voilà pourquoi les Aryens ont vraisemblablement pénétré dans une cité morte.

§ 6. — Devant la rareté des indices philologiques et l'incertitude de ceux émanant de l'archéologie, comment se représenter l'invasion indo-européenne? On fera bien de ne pas lui donner un caractère brutal et soudain. Elle a dû être précédée par et a pu même consister en infiltrations incessantes sur plusieurs décades ou plusieurs siècles. Avant l'arrivée de la vague principale, les cités indusiennes étaient déjà désertes à la suite d'avatars divers : inondations (MD), surpopulation et convulsions internes (H).

Puis les sites ont pu être occupés provisoirement par des groupes nomades de niveau culturel peu élevé¹⁹. Il n'est pas impossible que certains émigrants aient lutté l'un contre l'autre tout en ayant la race aryenne en commun. Voilà qui expliquerait qu'en *RV* IV 30 18, Indra nous est décrit comme massacrant 2 Aryens : Arṇa et Citraratha²⁰.

§ 7. — A défaut d'une confrontation guerrière, on soulignera les différences culturelles qui séparent la civilisation et la société védiques de celles que révèle l'archéologie pour MD et H.

Certes les cadres géographiques se superposent assez bien, puisque les Aryens se sont répandus dans le sous-continent à partir de zones géographiques proches de celles où a fleuri la civilisation indusienne²¹ : le Panjab, entre la Swāt et la Kabul au nord, la Gomāl au sud et à l'ouest la Kurram²².

Pour le reste, il y a opposition. La civilisation védique est pastorale et guerrière; la civilisation indusienne est urbaine et apparemment pacifique. La maison védique est de bois ou de torchis²³; la maison indusienne de briques. Chez les Indusiens, le cheval n'a pas de rôle; on n'en a guère retrouvé de restes; en revanche, les clans aryens lui doivent

¹⁸ RAIKES 1979, pp. 561 sv.

¹⁹ MODE 1959, p. 102.

²⁰ MODE 1959, pp. 99-100.

²¹ Cf. MODE 1959, p. 96. Les données géographiques des textes védiques se trouvent dans MYLIUS 1972.

²² FAIRSERVIS 1971, p. 358. Notons toutefois avec POSSEHL 1979A, p. 545 que les sites indusiens à l'ouest d'H, c'est-à-dire au Panjab, sont rares.

²³ RENOUE 1939, pp. 481 sv.



Carte 2. — Distribution des «dépôts métalliques».

Cf. B. et R. ALLCHIN, *The Birth of Indian Civilization*, 1968, p. 201.

leur supériorité dans la bataille, et il n'est nul besoin de rappeler que l'un de leurs plus grands sacrifices est celui du cheval²⁴.

Face à l'éléphant, au tigre, au taureau représentés sur les sceaux de l'Indus, nous trouvons dans le Veda une glorification de la vache, pour elle-même d'abord, puis pour son lait sous toutes ses formes (frais, caillé, fromage etc.)

Enfin, si l'orge et le froment sont propres à MD et H, les premières traces de riz repérées en Inde seraient plutôt liées à la poterie grise vraisemblablement d'origine aryenne (§9)²⁵.

§ 8. — Hormis le témoignage incertain du cimetière H, l'archéologie nous livre encore des documents qui ont été étiquetés prématurément «indo-européens». Ce sont les dépôts métalliques d'objets de cuivre ou d'argent, en anglais *copper-hoards*²⁶. Quelques 660 pièces de cette sorte ont été découverts sur 34 sites au centre et à l'est de l'Inde du nord (Cf. carte 2). Le premier à avoir été fouillé dès 1870 est Gungeria en Orissa.

Ces dépôts nous permettent de suivre l'expansion d'une culture. Mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit indo-européenne, comme le pensait Heine-Geldern²⁷, ni non plus indusienne.

Elle est plutôt celle de métallurgistes austro-asiatiques nomades, les ancêtres des actuels Munda, et de ceux que les textes désignent comme les *Niṣāda*²⁸. Ils nous ont laissé des haches plates ou incurvées, des harpons à barbelures, des piques, des épées à antennes et d'étranges figures anthropomorphes dont la destination est inconnue (Cf. planche 3).

Certaines de ces trouvailles ont été rapprochées d'objets décrits par la littérature védique. Le philologue allemand W. Rau relève 2 ressemblances :

— celle des harpons précités avec le *vajra*, la «massue» ou, plus poétiquement, le «foudre» que le *Veda* attribue comme arme au dieu Indra²⁹.

²⁴ C'est-à-dire l'*aśvamedha*, cf. P. E. DUMONT, *L'Aśvamedha*, Paris-Louvain 1927.

²⁵ FAIRSERVIS 1971, pp. 18 311 350-51; MODE 1959, p. 110 (Rupar); TRIPATHI 1976, p. 111. GONDA 1980, pp. 179 sv. nous rappelle que le riz est une des substances essentielles dans le sacrifice védique.

²⁶ ALLCHIN 1968, p. 200; MODE 1959, p. 108; WHEELER 1966, p. 147; FAIRSERVIS 1971, p. 347.

²⁷ Par ex. dans *New Light on the Aryan Migration to India*, Journal of the American Institute for the Iranian Art and archaeology, vol. V.

²⁸ PUSALKER 1968, pp. 590-91. Actuellement encore, les Khasi du Meghālaya sont d'habiles forgerons.

²⁹ RAU 1973, p. 37 sv., 62 sv.

— celle de feuilles d'argent trouvées à Gungeria avec un accessoire du culte védique nommé *rukma*.

Les feuilles d'argent sont martelées et très minces; elles sont en forme de têtes de taureaux avec cornes ou oreilles dirigées vers le bas (Cf. planche 4). Le *rukma* est une plaque circulaire d'or ou d'argent, avec aspérités ou trous (9 ou 101 selon les textes). Il se place par dessous et par dessus un récipient du culte, lui aussi d'origine autochtone, l'*ukhā* (cf. § 13), à moins qu'il ne soit utilisé comme ornement³⁰.

Notons par parenthèse que la hache des «dépôts métalliques» peut être double comme la moderne *paraśu*³¹.

Ces dépôts sont associés à une céramique ocre ou devenue telle à cause de l'humidité du terrain³². La stratigraphie d'Hastinapura permet de la situer entre 1600 et 1000 av. J.-C. Elle est surmontée d'une autre couche contenant la fameuse céramique grise si importante pour le problème de l'expansion aryenne dans la péninsule indienne³³.

§ 9. — La céramique grise (*Painted grey ware. PGW*).

La poterie de l'Indus était d'une pâte rosée avec dessins en noir sur engobe rouge³⁴. Ses motifs sont tantôt géométriques, tantôt naturalistes.

La poterie grise a une pâte dont la teinte peut aller du cendré au sombre. Techniquement réussie, elle est mince et décorée de dessins abstraits : cercles concentriques, spirales etc. en noir ou rouge³⁵. (Cf. planches 5 et 6).

A Hastinapura, sur le cours supérieur du Gange, les fouilles de B. B. Lal en 1950-52 l'ont montrée solidaire de scories de fer et d'ossements de chevaux. Elle apparaît dès lors comme une des composantes de la culture introduite dans le sous-continent par les Indo-européens³⁶.

Repérée dès 1300 av. J.-C. dans la haute vallée de la Chenab (Bhagwanpura) où elle avoisine une poterie harappéenne tardive³⁷, elle se répand entre 1000 et 500 av. J.-C. dans la zone entre le

³⁰ SEN 1973, p. 103; RAU 1973, pp. 55-56.

³¹ ALLCHIN 1978, p. 204.

³² EGGERMONT 1975-78, p. 184. Sur la poterie ocre, cf. WHEELER 1966, p. 146; MODE 1959, p. 202; TRIPATHI 1976, pp. 56 sv.

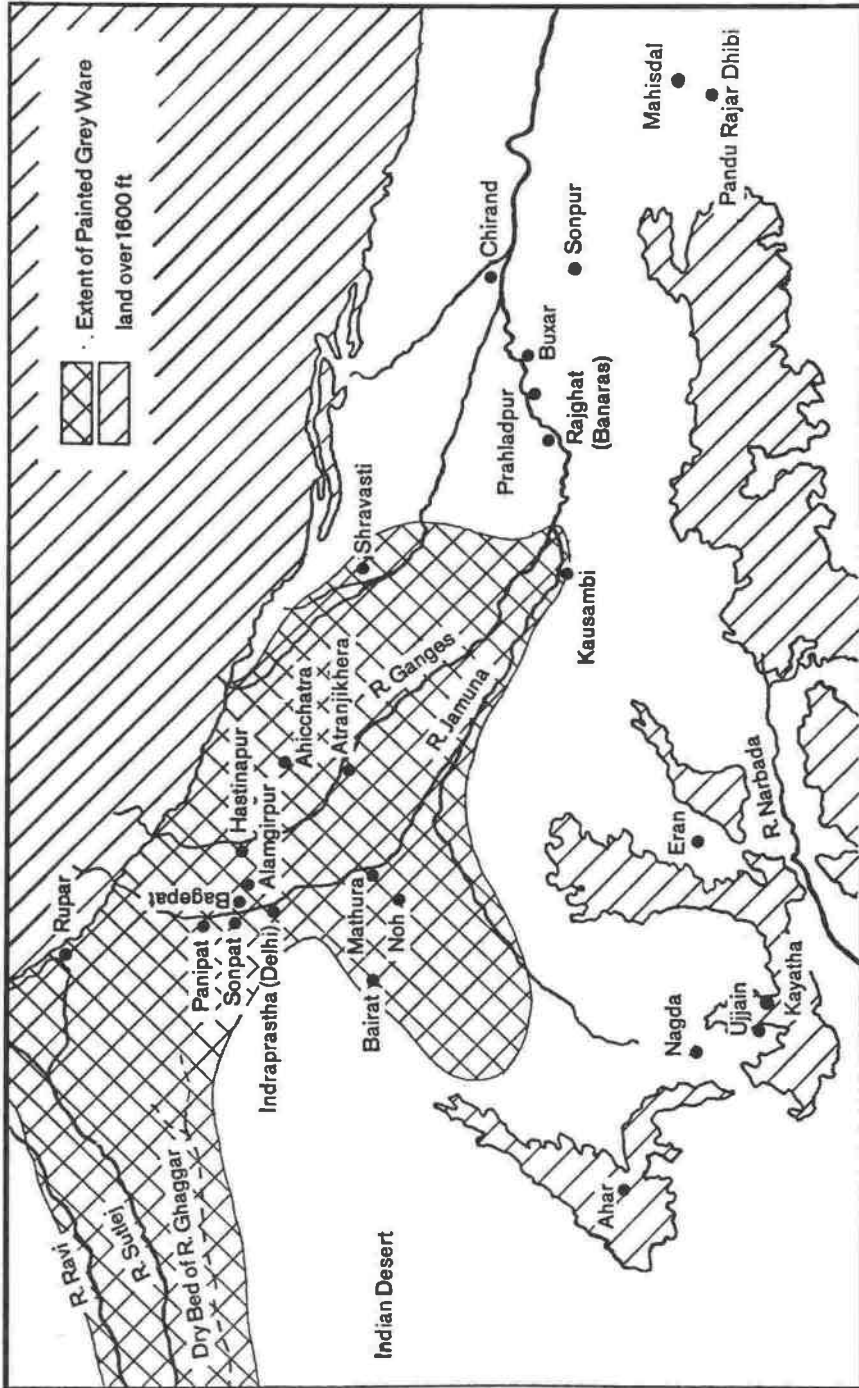
³³ Cette céramique est l'objet de la monographie de TRIPATHI 1976.

³⁴ BANERJEE 1965, pp. 13-14, 238; ALLCHIN, p. 200.

³⁵ FAIRSERSV 1971, p. 349; ALLCHIN 1968, p. 210.

³⁶ MODE 1959, p. 109; BANERJEE 1965, p. 14. C'est aussi le cas à Rugar, MODE 1959, p. 110.

³⁷ BISHT-ASTHANA 1979, p. 238.



Carte 3. — Distribution de la poterie grise.
Cf. B. et R. ALLCHIN, The birth of Indian Civilization 1968, p. 216.

Gange et la Yamunā (Cf. carte 3), c'est-à-dire dans le Doab. Comme elle apparaît dans nombre d'endroits mentionnés dans le *Mahābhārata*, il y a lieu de supposer que la substance de l'épopée a surgi dans la même aire géographique et le même laps de temps que la poterie grise³⁸.

La même remarque vaut pour la littérature védique de la période moyenne, celle des *saṃhitā* rituelles et des *brāhmaṇa*. On y observe une distribution statistique des rivières où la première place revient à la Sarasvatī. Celle-ci ne semble pas se confondre avec l'Indus et a aujourd'hui disparu. Le lit desséché de la Ghaggar et la modeste Sarsuti qui se perd à Sirsa, entre Patiala et Bhatnai, en sont peut-être les dernières traces. En deuxième et troisième places viennent la Yamunā et le Gange. Les autres cours d'eau renvoient aussi à la zone du Panjab oriental (Sirhind), c'est-à-dire le Kurukṣetra. Or précisément dans tout ce territoire, on a localisé de nombreux restes de poterie grise³⁹.

C'est vers 500 av. J.-C. que l'on voit surgir la poterie suivante, celle qui est nommée en anglais *Northern black polished Ware (NBP)*⁴⁰, tandis qu'en français on se contente de l'étiquette «poterie noire». Avec elle nous entrons dans l'histoire proprement dite, puisque c'est entre 550 et 500 que Cyrus le Grand intègre dans son empire iranien l'Inde du nord et que se développent ici les conditions qui rendront possible l'apparition du bouddhisme.

§ 10. — L'importance des poteries grise et noire, peut-être de fabrication aryenne, ne doit pas nous faire oublier qu'il en existe une autre, tout aussi essentielle, bien que non-indo-européenne. C'est la poterie noire et rouge (*Black and red Ware*), présente en particulier dans une zone en arc de cercle qui va du Kathiawar jusqu'à l'est de la plaine du Gange avant de revenir vers le nord-ouest. Parmi les cités qui, vers 800-700 av. J.-C., ont connu la poterie noire et rouge, citons, en allant d'ouest en est, Ujjain, Maheshwar (sur la Narmadā), Eran (district Sagar), Rājghāt. Prahladpur et Chirand dans la région de Bénarès, Sonpur près de Gaya et Rājghir (= Rājagṛha) près de Patna; puis revenant vers le nord-ouest Ayodhya et Sravasti (près de Bahraich sur la Rapti)⁴¹. Cette céramique est liée au complexe culturel des mégalithes qui s'étend à toute la péninsule au sud de la Narmadā.

³⁸ ALLCHIN 1968, p. 211; FAIRSERVIS 1971, pp. 349-50;

³⁹ MYLIUS 1972, pp. 376-77; TRIPATHI 1976, pp. 9 sv.

⁴⁰ WHEELER 1966, pp. 27 sv.

⁴¹ STUNTZ-CONVERSE 1974, p. 81.

Il faut attirer l'attention sur son procédé de fabrication, car, des textes qui y font allusion à mots couverts (§ 13), on déduirait volontiers qu'il a été emprunté par le rituel védique. Il s'agit de la cuisson inverse : la partie supérieure du récipient est posée directement sur le feu, si bien que les parois acquièrent vers l'intérieur une coloration noire, l'extérieur restant rouge particulièrement vers le fond. Certains pots peuvent toutefois être complètement noircis (Cf. planche 7). La plupart des ustensiles de ce type sont simples et utilitaires. Leur fond est presque toujours convexe; leur décor, lorsqu'il existe, est rudimentaire et se réduit à des sillons horizontaux, des entailles en chevrons ou des impressions de feuilles, voire comme à Chirand, à des touches de peinture blanche⁴².

Les lieux où se rencontrent poterie grise et poterie noire et rouge sont en nombre limité, eu égard notamment à l'aire de distribution très vaste de la seconde, de Rupar au pied de l'Himalaya jusqu'à Brahmagiri dans le Mysore, depuis Rangpur au Gujarat jusqu'au Bengale occidental. En général, la noire et rouge précède la grise, comme à Noh (district Bharatpur) et à Atranjikhhera (district Etah). Mais les 2 types peuvent être contemporains, ainsi à Khalaua (près d'Agra), à Allahpur et Alamgirpur (près de Meerut)⁴³.

Les rapports de la noire et rouge avec la noire NBP sont plus clairs, car celle-ci lui est indubitablement postérieure et techniquement supérieure, si bien qu'elle finit par l'éliminer⁴⁴.

* * *

ÉLÉMENTS ANARYENS DANS LE RITUEL VÉDIQUE : L'AGNICAYANA DANS LES TEXTES ET SUR LE TERRAIN

§ 11. — Est-il possible de dépister ce que les envahisseurs aryens ont emprunté au monde indigène? Dans le domaine du rituel védique en tout cas, cet héritage autochtone pourrait bien porter essentiellement sur l'*agnicayana*. Cette cérémonie, particulièrement complexe, consiste à édifier un autel à l'aide de 11.800 briques réparties sous une trentaine de dénominations. On les empile en 5 lits séparés par des couches de sable autour et par dessus une butte centrale, la *mahāvedi*,

⁴² WHEELER 1966, p. 197; TRIPATHI 1976, p. 52.

⁴³ TRIPATHI 1976, pp. 50 55 57 67 22 sv.

⁴⁴ WHEELER 1966, pp. 203-204; TRIPATHI 1976, pp. 63 sv.

haute de 2m50 (Cf. planche 8)⁴⁵. Dans les fondations sont enfermées les têtes de 5 victimes animales, et l'ensemble construit se présente comme un oiseau de briques aux ailes semi-déployées. D'où son nom de *śyena-/suparṇaciti* « empilement en forme d'oiseau ». Celui qui prend la responsabilité de l'opération et mandate des prêtres pour l'exécuter reconstruit symboliquement l'univers à son profit et garantit sa propre survie.

Toutefois, malgré son ampleur et sa complexité, l'*agnicayana* n'est qu'une annexe à un sacrifice plus important, soit celui du *soma* (*agniṣoma*), soit celui du cheval (*aśvamedha*) ou de l'être humain (*puruṣamedha*). Il est décrit par les *Taittiriya-*, *Maitrāyaṇī-*, *Kāṭhaka-* et *Vājasaneyīsamhitā*, respectivement en leurs livres IV-V, III-IV, XVII-XXII et XI-XXVII, par le *Śatapatha-brāhmaṇa* (livres VI-X) et enfin par plusieurs *śrautasūtra* (*Āpastamba*, *Vaikhānasa*, *Baudhāyana* etc.). On était jusqu'à présent porté à voir dans l'*agnicayana* un rite théorique, qui représentait non une cérémonie réelle, mais la quintessence des spéculations des théologiens brāhmanes. Or, de 1957 à 1959, G. R. Sharma a exhumé des ruines de l'ancienne cité de Kauśāmbī, sur la rive gauche de la Yamunā, à 50 km au sud-est d'Allahabad, les restes d'un autel du feu parfaitement conforme aux données textuelles⁴⁶.

§ 12. — L'oiseau de briques, localisé à l'extérieur de la porte de la ville au pied du rempart, tourne la tête vers le sud-est. Il mesure environ 15m de long sur 10m de large (Cf. planche 9). Il pourrait avoir été construit aux alentours de 185 av. J.-C., sur ordre du roi Śuṅga Puṣyamitra qui célébrait alors par un *puruṣamedha* sa victoire sur les envahisseurs grecs du roi Ménandre⁴⁷. Nous aurions donc ici un document archéologique postérieur de quelques 500 ans aux premiers textes qui nous en parlent (*TS* etc.).

Le premier des 5 lits de briques contenait en son centre un assemblage formé d'un noyau poreux encerclé de 10 briques incisées de 3 lignes. Nous aurions là la *svayamātṛṇṇā* « la (brique) naturellement perforée » et les *prāṇabhṛt* « les (briques) porte-souffles » dont les textes font état⁴⁸

⁴⁵ SHARMA 1960, pp. 87-188 et pour ces détails pp. 120-21, 161. Autres descriptions de l'*agnicayana* dans SEN 1978, pp. 31-32, et dans L. SILBURN, *Instant et cause. Le discontinu dans la pensée philosophique de l'Inde*, Paris 1955, pp. 64 sv. MYLIUS 1976 nous décrit brièvement une reconstitution moderne du rite qui s'est déroulée au printemps 1975 au Kerala sous les yeux des professeurs J. F. STAAL et A. PARPOLA.

⁴⁶ Rapport sur ces fouilles dans SHARMA 1960.

⁴⁷ SHARMA 1960, pp. 15 22 35.

⁴⁸ SHARMA 1960, pp. 92 94.

(Cf. planche 10). Légèrement au nord, Sharma découvrait un récipient correspondant à l'*ukhā* (§ 13) (Cf. planche 11), ainsi que la carapace d'une tortue qui devait être emmurée vivante dans les fondations⁴⁹. Aux alentours aussi, la brique *aśādhā*, un bloc trapézoïdal où était gravée l'esquisse d'un homme ligoté et sur le point d'être sacrifié⁵⁰.

Si la première couche renfermait des ossements de cheval, d'éléphant etc., la deuxième — celle des animaux selon *ŚB* VI 2 3 10 — a livré la machoire d'un boeuf domestique entre autres. La troisième, une machoire et un crâne humains, ainsi qu'il fallait s'y attendre pour une construction affectée à un *puruṣamedha*⁵¹.

Les briques (*iṣṭakā*) de l'autel ont des dimensions diverses : pour l'une des plus grandes, 44 cm de long, 30 de large et 7 d'épaisseur⁵². Pour d'autres, plus nombreuses, 25½/15/7. Or ce sont les mesures fournies par les textes, et aussi à peu près celles des briques indusiennes standard (22/14½/6,3)⁵³.

L'usage de briques aux dimensions indiquées nous encourage à voir dans l'*agnicayana* un héritage indusien, puisque ce matériau a servi à édifier des cités entières comme MD et H, alors que le rituel védique dans toute sa pureté se passe de constructions en dur.

§ 13. — Il est un autre détail qui plaide pour une origine extra-védique de l'*agnicayana*. Le rite comporte un sous-ensemble d'actes liturgiques centrés autour d'une sorte de poêle de terre cuite servant à transporter le feu : l'*ukhā*. Avant d'en parler avec quelques détails, relevons que ce n'est pas là son seul usage. Au cours d'autres cérémonies, elle peut aider à cuire soit un mélange de laits aigri et frais (le *sāmnāyya*) — et elle porte le nom précité⁵⁴ — soit le lait du *pravargya* — et elle se nomme alors *mahāvira*.

C'est *Kātyāyana-śrautasūtra* XXVI 1 16 qui nous la décrit de la façon la moins imparfaite : *mṛdam ādāya makhāyeti mahāviraṃ karoti | prādeśamātram ūrdhvaṃ āsecanavantam mekhalāvantaṃ madhyasamgṛhitam | ūrdhvaṃ mekhalāyās tryaṅgulam* «Après avoir prélevé de la glaise en prononçant (la stance) 'Pour Makha...', il fabrique le mahāvira. (Celui-ci est haut) d'une coudée (= 23 cm), pourvu d'un

⁴⁹ SHARMA 1960, pp. 93 123.

⁵⁰ SHARMA 1960, p. 93. Ceci est contesté par D. SCHLINGLOFF, *Indo-Iranian Journal* VI (1970), p. 184.

⁵¹ SHARMA 1960, pp. 94 95 97 125. Contesté par SCHLINGLOFF, *ibid.*, pp. 174 sv. (référence communiquée par le Pr. EGGERMONT).

⁵² SHARMA 1960, pp. 91 93.

⁵³ STUNTZ-CONVERSE 1974, p. 83.

⁵⁴ SEN 1978, pp. 51 97.

bec verseur et d'un anneau (de terre cuite), reserré au centre. Au dessus de l'anneau, il y a 3 pouces (= 5 cm 7) (jusqu'au bord supérieur)».

La première incertitude concerne le mot *mekhalā* qui a pour synonyme *tiraści rāsnā* «un collier horizontal» en *SB* VI 5 2 11 et *parigrivam* «id.» en *TĀ* V 3 5. Cette «ceinture» qui encercle le récipient à un peu moins de 6 cm du bord supérieur est-elle là pour le rendre plus solide (*dhrtyai*) comme le voudrait le *TĀ*?

La deuxième incertitude porte sur le mot *madhyasamgṛhitam* qui correspond à *madhye samnatam* en *ĀpŚS* XV 2 14 et à *madhye lagnam* en *BSS* IX 3. S'agit-il d'une arête située à la jointure de la coupe et de son support (cf. § 14)⁵⁵?

Il faut se souvenir en outre que l'*ukhā* est décrite comme *tryuddhi* ou *pañcoddhi* «composée de 3, de 5 *uddhi*». Que cache ce mot? Rau le traduit par «anneau de terre cuite» (Tonstreifen), Van Buitenen par «élévation, étage» (elevation), et il fournit un dessin de l'*ukhā*: 2 globes d'argile posés l'un sur l'autre au-dessus d'un support aplati (*pythubudhnam*), le globe supérieur possédant une cavité avec bec verseur⁵⁶. Il n'est toutefois pas exclu que *uddhi* s'applique à chacune des 3 parties d'une sorte de compotier: au pied, au support et à la coupe proprement dite.

§ 14. — L'*ukhā* que Sharma affirme avoir découverte à Kauśāmbī se présente, elle, comme une coupe à lèvre plate et épaisse (Cf. planche 11), surmontant un court support et un large pied. Une arête marquée d'un anneau soulignait la jointure de la coupe au piédestal. L'ensemble est haut de 14 cm 3 (et non de 23 cm comme ci-dessus). La coupe est profonde de 4 cm 5 environ, son diamètre étant de 23 cm (= un *prādeśa*), ce qui est conforme aux textes⁵⁷.

Ce récipient ressemble donc plus à un compotier (*dish-on-stand*) indusien qu'au curieux assemblage reconstitué par Van Buitenen. En tout cas, sa forme est totalement inconnue de la poterie gangétique à l'époque historique⁵⁸. De là à y voir la relique d'un lointain passé, confectionnée par les prêtres tout exprès pour un rite traditionnel en rigoureuse conformité avec leurs vademecum liturgiques, il n'y a qu'un pas.

⁵⁵ Discussion chez VAN BUITENEN 1968, pp. 10-11. On trouvera à présent le texte du *BSS* dans DANDEKAR 1970, p. 515.

⁵⁶ RAU 1972, p. 29; VAN BUITENEN 1968, p. 10. CALAND 1924, p. 427 traduit par «Aufsatz».

⁵⁷ Pour les équivalents métriques des noms de mesures sanskrits, voir la discussion de MICHAELS 1978, p. 156.

⁵⁸ SHARMA 1960, p. 93. Une coupe de ce genre dans SANKALIA... 1969, planche VII.

§ 15. — Arrêtons-nous un instant aussi à son mode de fabrication. Il est longuement décrit par *ŚB* VI 5 4 et *KātŚS* XVI 4 1 sv. Selon le premier texte, l'officiant dépose (*avadadhāti*) l'*ukhā*, puis le combustible avant d'y mettre le feu. Or le verbe *avadadhāti* de *ŚB* VI 5 4 4 est précisé en *KātŚS* XVI 4 11 par *...ukhām nyubjām (ava-°)* «(Il dépose) l'*ukhā* en position renversée», c'est-à-dire l'orifice vers le bas. Le fait trouve confirmation en *ŚB* VI 5 4 12, où les mots *enām paryāvartayati* se traduisent par «(l'officiant) le remet à l'endroit» après la cuisson, ce que *KātŚS* XVI 4 20 énonce par *uttānām karoti* «(le) redresse».

Ces détails en apparence insignifiants ont été épinglés par H. Stuntz-Converse qui y voit les indices que l'*ukhā* était soumise à la cuisson inverse⁵⁹, technique qui, nous l'avons vu au § 10, est typique de la céramique anaryenne noire et rouge.

§ 16. — Par ailleurs, n'oublions pas que le *rukma*, cette plaque de métal précieux qui évoque les objets anaryens de «dépôts métalliques» (§8), est présent -est-ce un hasard?- lors d'une cérémonie axée sur le *mahāvira*⁶⁰.

Nous voyons donc se profiler dans les textes védiques -et ce grâce à l'apport de l'archéologie- tout un arrière-plan indigène dont les composantes remontent toutefois à des époques variées. L'usage de la brique pour des édifices rituels de grandes dimensions est un héritage indusien. L'emploi rituel d'un calice de terre cuite (*ukhā*) et d'une plaque de métal précieux (*rukma*) serait, lui, un emprunt à des cultures anaryennes qui se sont développées plus tard dans le sous-continent.

§ 17. — Les archéologues ont jusqu'ici manifesté beaucoup d'incertitude et de méfiance à l'égard des étiquettes «védique» ou «aryen». Quand Wheeler évoque les siècles postérieurs à la disparition de la civilisation indusienne, il parle de «l'âge des ténèbres»⁶⁰. Fairservis, de son côté, forgé l'expression «Vedic night»⁶². Casal, enfin, se demande à quel donné archéologique peut s'appliquer la notion de «aryen»⁶³.

Ces vues sont par trop négatives. En effet, s'il est vraisemblable que les restes du cimetière H d'Harappa (§5) et les «dépôts métalliques» (§8) n'ont pas à être associés à la migration indo-européenne, il est

⁵⁹ STUNTZ-CONVERSE 1974, p. 85.

⁶⁰ SEN 1978, p. 103.

⁶¹ WHEELER 1966, p. 135.

⁶² FAIRSERSVIS 1971, p. 345.

⁶³ CASAL 1969, p. 204.

vraisemblable que, dans les céramiques grise et noire (§9), nous avons des témoins de celle-ci, alors que la poterie noire et rouge, qui se rencontre plus au sud, est d'origine indigène.

Mais aux alentours de 500 av. J.-C., sinon bien avant, ces deux cultures, nomade et guerrière pour les Aryens, sédentaire et urbaine pour les autochtones, sont en contact⁶⁴, et des emprunts se produisent. La philologie, solidaire ici de l'archéologie, parvient à les dépister au sein du rituel védique par exemple.

Ce n'est pas à dire que les cultures précitées ont fini par perdre leurs traits propres. N'oublions pas en effet que bouddhisme et jainisme sont nés en zone de poterie noire et rouge, tandis que l'hindouisme a pour patrie celle des poteries grise et noire⁶⁵.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES ANCIENNES

- ĀpŚS.* *Āpastamba-śrautasūtra* 1881-1903, éd. R. GARBE avec le commentaire de Rudradatta, 4 voll., Calcutta, Bibliotheca Indica, tome 92.
- ĀpŚS.* *Āpastamba-śrautasūtra* 1924-28, trad. allemande W. CALAND, livres 8-15; 16-24 + 31, Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen, Afdeling Letterkunde, te Amsterdam, Nieuwe Reeks XXIV 2 et XXVI 2.
- BŚS.* *Baudhāyana-śrautasūtra* 1904-1923, éd. W. CALAND, 3 voll., Calcutta, Bibliotheca Indica, tome 163.
- KātŚS.* *Kātyāyana-śrautasūtra* 1972, éd. A. WEBER, rééd. Chowkhamba Sanskrit Series n° 104, Bénarès.
- ŚB.* *Śatapatha-brāhmaṇa* 1964, éd. A. WEBER, rééd. Chowkhamba Series n° 96, Bénarès.
- TĀ.* *Taittirīya-āraṇṇyaka* 1926, éd. Bābāśāstrī PHADAKE avec le commentaire de Sāyaṇa, Anandāśrama Sanskrit Series n° 36.

OUVRAGES MODERNES

- ALLCHIN (B et R.) 1968, *The Birth of the Indian Civilization*, Londres, Penguin Books.
- BANERJEE (N. R.) 1965, *The Iron Age in India*, New Delhi.
- BISHT (R. S.) - ASTHANA (Sh.) 1979, *Banawali and some others recently excavated Harappan sites in India*, South-Asian Archaeology 1977 (éd. M. TADDEI), pp. 223 sv.
- BRUCKER (E.) 1980, *Die spätvedische Kulturepoche nach den Quellen der Śrauta-, Gṛhya-, und Dharmasūtras. Der Siedlungsraum*, Alt- und Neu-Indische Studien 22, Hambourg-Wiesbaden.
- CALAND (W.), cf. *Āpastamba-* et *Baudhāyana-śrautasūtra*.
- CASAL (J. M.) 1969, *La civilisation de l'Indus et ses énigmes*, Paris.

⁶⁴ TRIPATHI 1976, p. 55.

⁶⁵ STUNTZ-CONVERSE 1974, pp. 82 et 95.

- DANDEKAR (R. N.) 1970, *Śrautakoṣa*, vol. 2, *Sanskrit Section I (Agniṣṭoma with Pravargya)*, Poona.
- DEPERT (J.) 1977, Rudras Geburt, Systematische Untersuchungen zum Inzest in der Mythologie der Brāhmaṇas, Wiesbaden.
- EGGERMONT (Ph.) 1970-71, *New Notes on Aśoka...* Persica V, La Haye.
- EGGERMONT (Ph.) 1975-78, *Compte-rendu de BONGARD-LEVIN (G. M.)*, *Studies in Ancient India and Central Asia*, Persica VII, La Haye.
- FAIRSERSVJ Jr (W. A.) 1971, *The Roots of Ancient India*, Londres.
- GONDA (J.) 1980, *Vedic Ritual. The non-solemn Rites*, Handbuch der Orientalistik, Leyde-Cologne.
- MICHAELS (A.) 1978, *Beweisverfahren der Vedischen Sakralgeometrie*, Alt- und Neu-Indische Studien 20, Hambourg-Wiesbaden.
- MODE (H.) 1959, *Das Frühe Indien*, Grosse Kulturen der Frühzeit, Stuttgart.
- MYLIUS (Kl.) 1972, *Das geographische Milieu der Mittelvedischen Literatur*, Mitteilungen des Instituts für Orientforschung der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Bd XVII, pp. 369 sv.
- MYLIUS (Kl.) 1976, *Durchführung eines grossen Vedischen Somaopfers Kerala 1975*, *Ethnographische-Archäologische Zeitung* 17, Berlin, pp. 111 sv.
- POSSEHL (G. L.) 1979, *Ancient Cities of the Indus*, New Delhi.
- POSSEHL (G. L.) 1979 A, *Pastoral Nomadism in the Indus civilization*, *South-Asian Archaeology 1977* (éd. M. TADDEI), pp. 537 sv.
- PUSALKER (A. D.) 1968, *Ṛgveda and Harappa Culture*, *Mélanges L. Renou*, Paris, Publications de l'Institut de Civilisation Indienne, fasc. 28.
- RAIKES (P. L.) 1979, *The Mohenjo-Daro Floods : The Debate continues*, *South-Asian Archaeology 1977* (éd. M. TADDEI), vol. 1, pp. 561 sv.
- RAU (W.) 1972, *Töpferei und Tongeschirr im Vedischen Indien*, Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Mainz, Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse, Nr 10, Mayence-Wiesbaden.
- RAU (W.) 1973, *Metalle und Metallgeräte im Vedischen Indien*, Ak. d. Wiss. u. d. Lit., Mainz, Abh. d. Geistes- u. Sozialwiss., Nr 8, Mayence-Wiesbaden.
- RENOU (L.) 1939, *La Maison védique*, *Journal Asiatique*, tome 229.
- SANKALIA (H. D.) — DEO (S. B.) — ANSARI (Z. D.) 1969, *Excavations at Ahar (Tambavati)*, Deccan College Building Centenary and Silver Jubilee Series 45, Poona.
- SEN (C) 1978, *A Dictionary of the Vedic Rituals based on the Śrauta and Gṛhya sūtras*, Delhi.
- SHARMA (G. R.) 1960, *The Excavations at Kauśāmbī 1957-59*, Institute of Archaeology, Allahabad Un. Publications, Allahabad.
- STUNTZ-CONVERSE (H.) 1974, *The Agnicayana rite : Indigenous Origin?*, *History of Religion (Chicago)*, vol. 14 n° 2, pp. 81 sv.
- TADDEI (M.) 1979, *South-Asian Archaeology 1977*, vol. 1, Naples, Istituto Universitario Orientale, Series minor VI.
- TRIPATHI (V.), 1968, *Painted Grey Ware : an iron age culture of Northern India*, Delhi.
- VAN BUITENEN (J. A. B.) 1968, *The Pravargya. An ancient Indian Iconic Ritual described and annotated*, Deccan College Building Centenary and Silver Jubilee Series 58, Poona.
- WEBER (A.), cf. *Kātyāyana-śrautasūtra, Śatapatha-brāhmaṇa*.
- WHEELER (M.) 1966, *L'Inde Ancienne des Origines à Aśoka*, Paris (Arthaud).

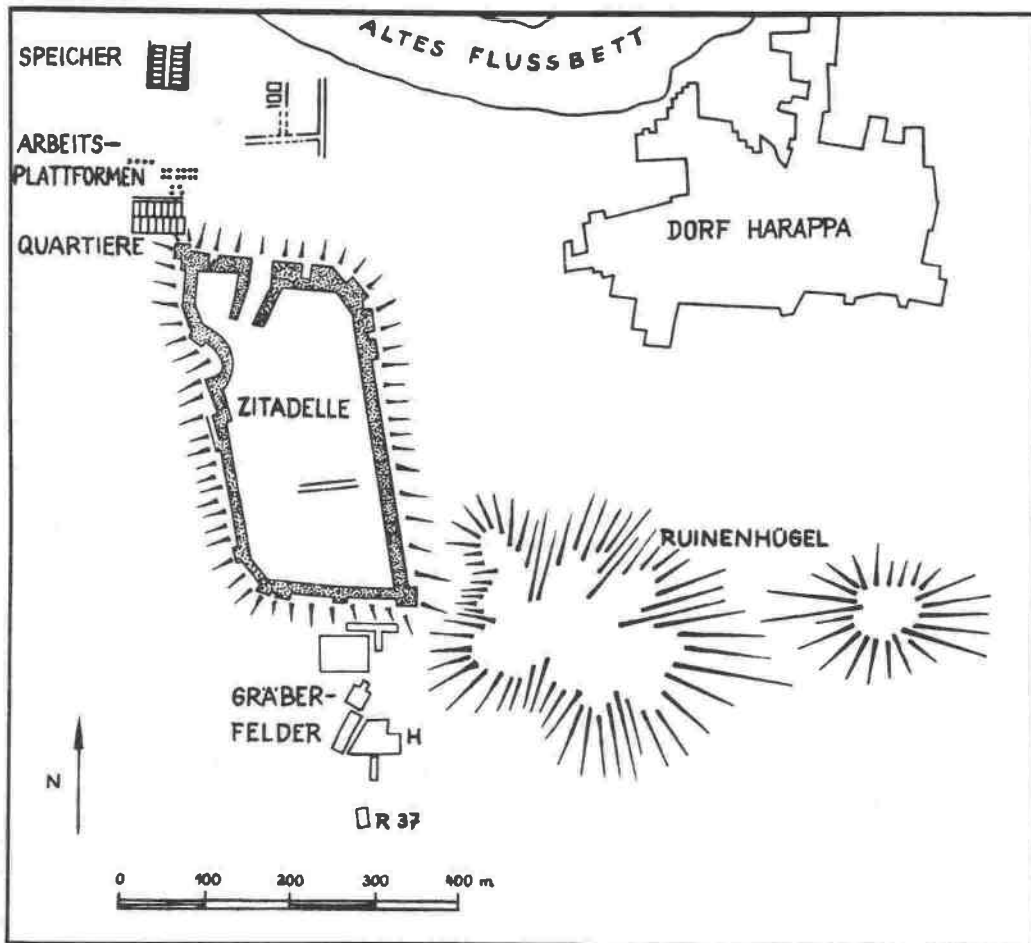


Planche 1. — Harappa, plan sommaire.
 Cf. H. MODE, Das frühe Indien, Stuttgart 1959, planche 2.

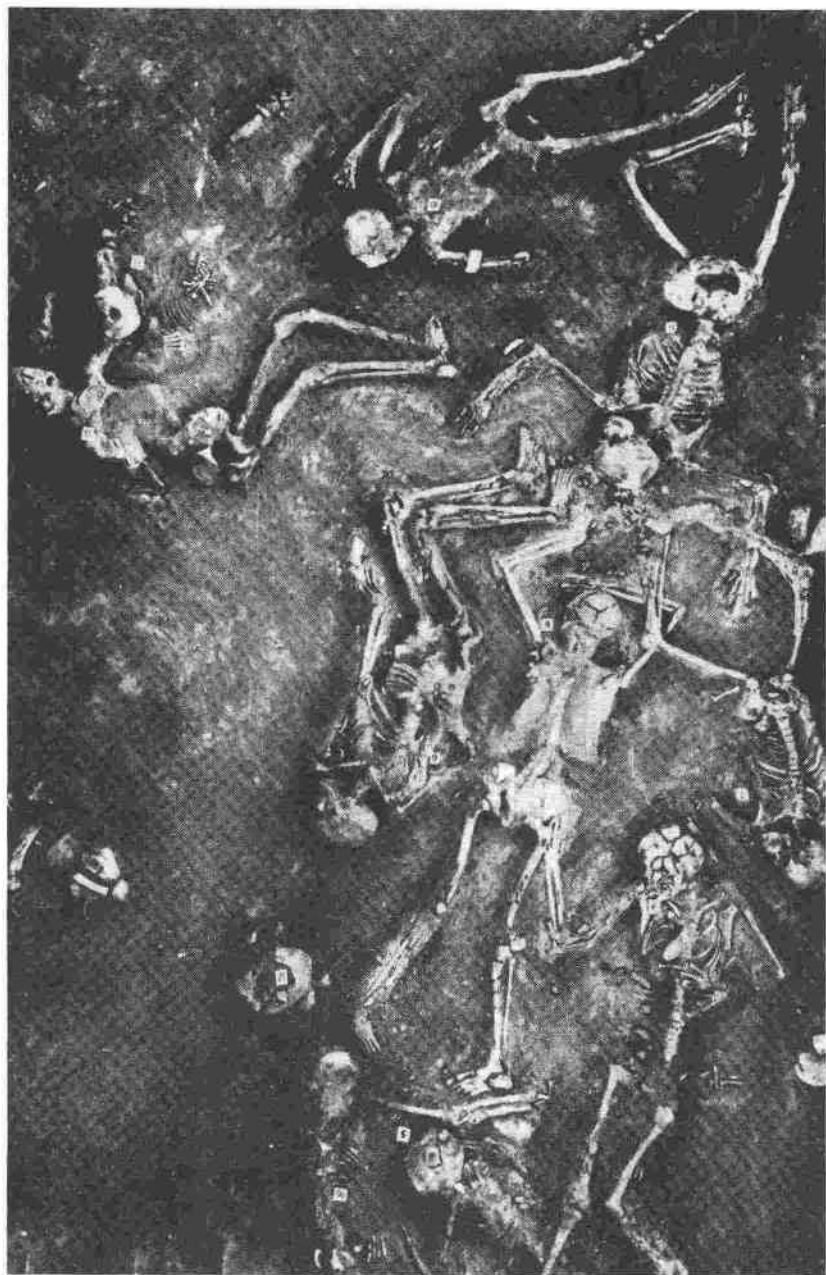


Planche 2. — Mohenjo-daro, l'extermination.
Cf. H. MODE, *Das frühe Indien*, Stuttgart 1959, planche 11b.

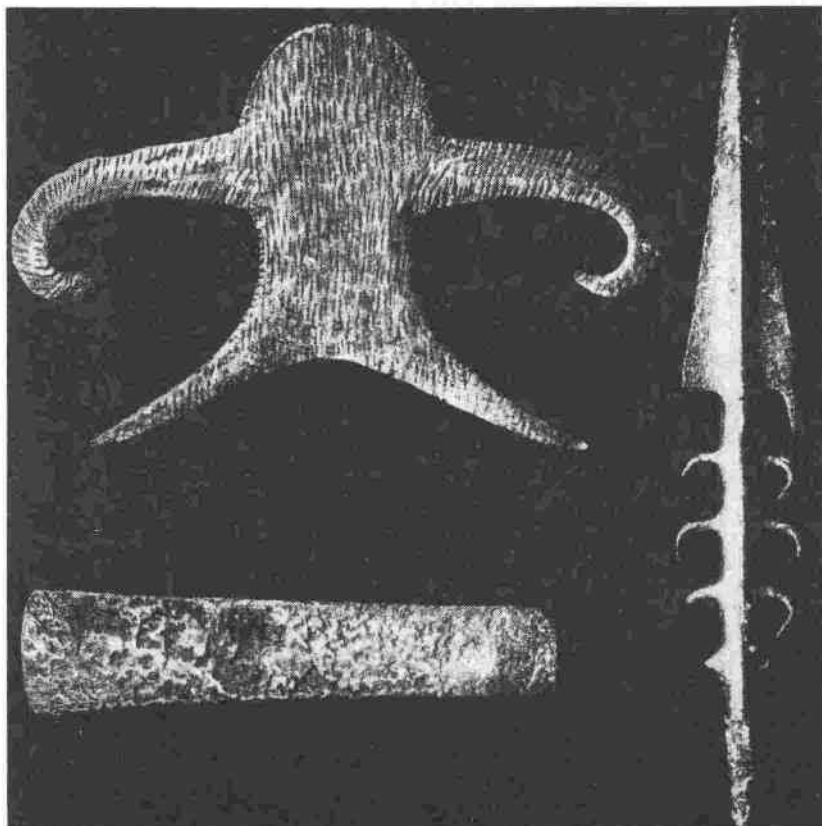


Planche 3. — Bisauli : idole, harpon, hache.
Cf. H. MODE, *Das frühe Indien*, Stuttgart 1959, planche 76.

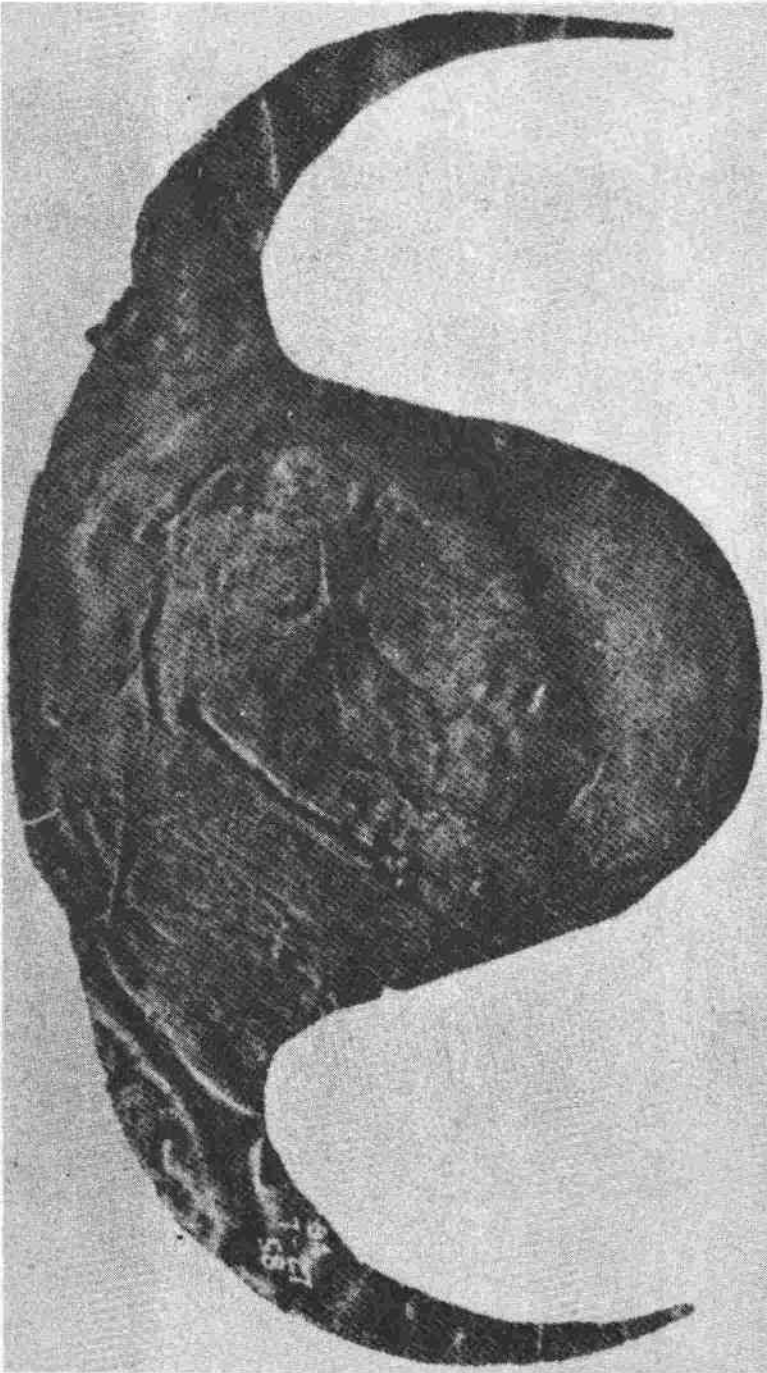


Planche 4. — Gungeria, plaque d'argent en forme de tête de taureau.
Cf. D. H. GORDON, *The Pre-historic Background of Indian Culture*, Bombay 1960,
planche XXVIIc.

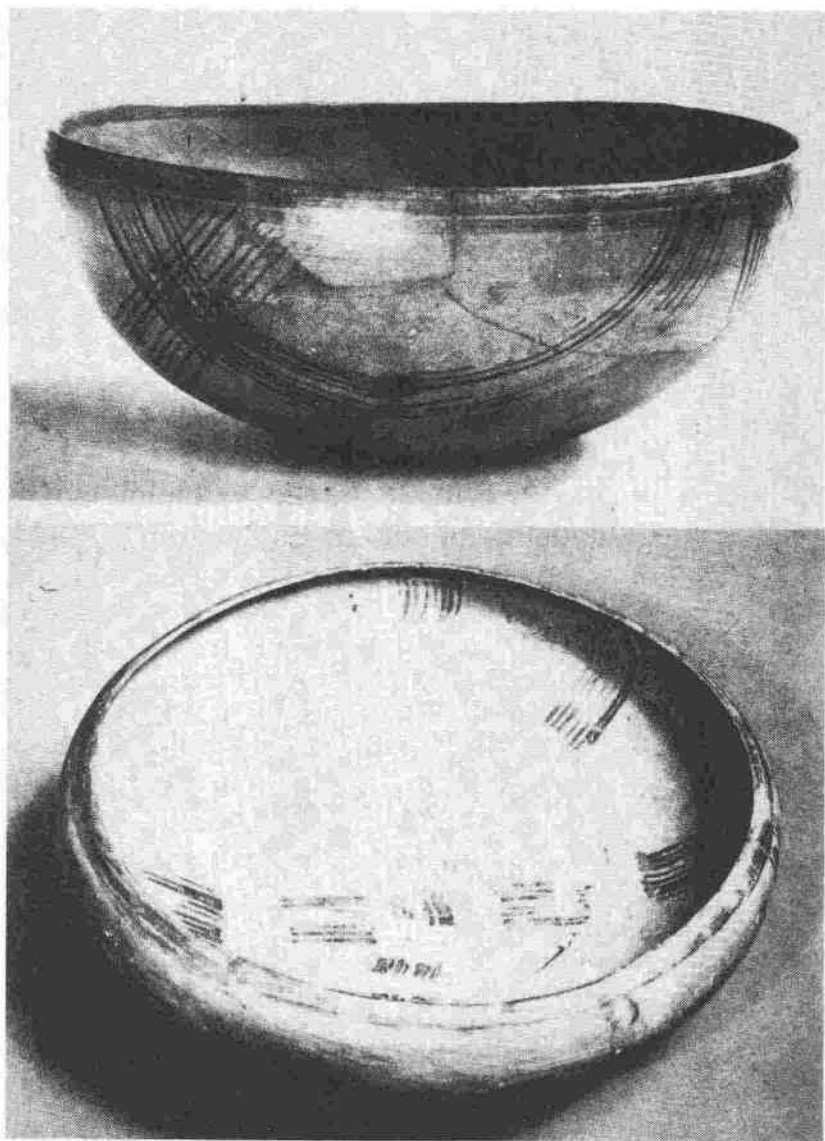


Planche 5. — Poterie grise (Sonck). Diamètre du bol inférieur : 23 cm 5.
Cf. H. HÄRTEL - J. AUBOYER, *Propyläen-Kunstgeschichte* 16.
Indien und Südostasien, Berlin 1971, planche IIa-b.



Planche 6. — Poterie grise peinte (Ahichhatra). Diamètre : 40 cm.
Cf. H. MODE, *Das frühe Indien*, Stuttgart 1959, planche 77.

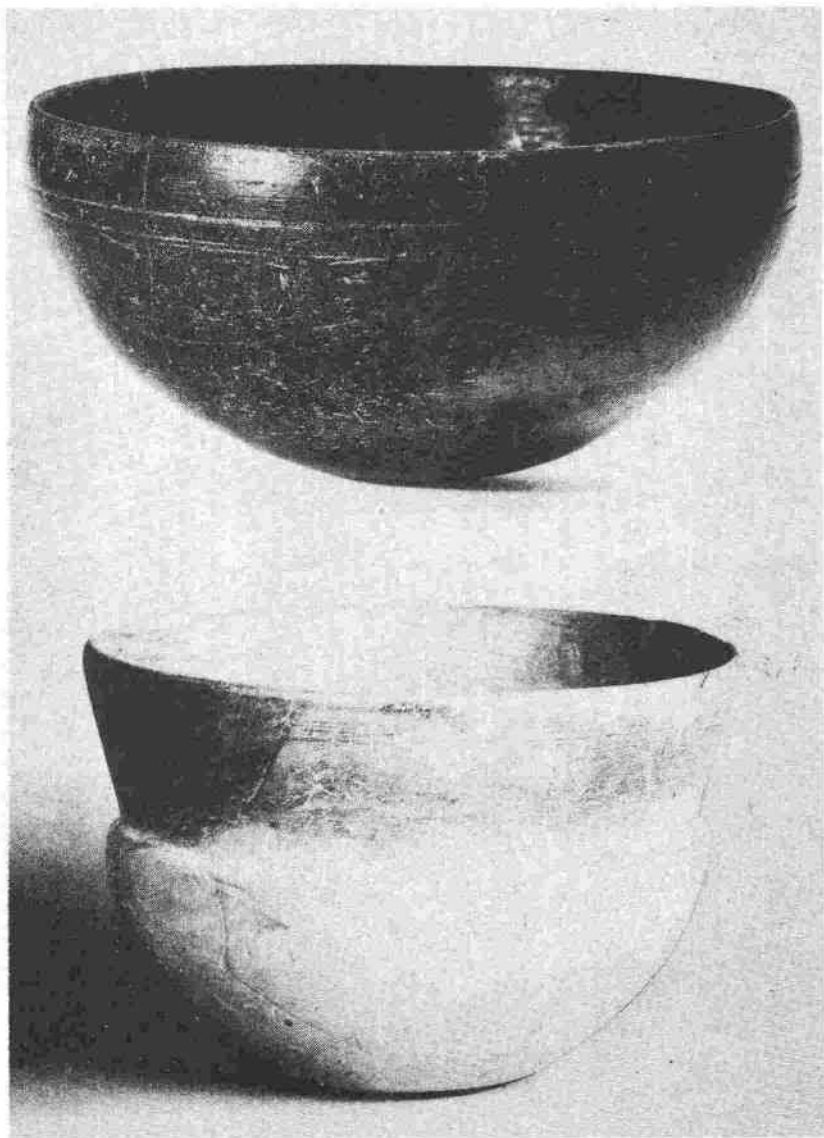


Planche 7. — Poterie noire et rouge (Sonck). Diamètre du bol inférieur : 12 cm 3.
Cf. H. HÄRTEL - J. AUBOYER, *Propyläen-Kunstgeschichte* 16.
Indien und Südostasien, Berlin 1971, planche Ia-b.

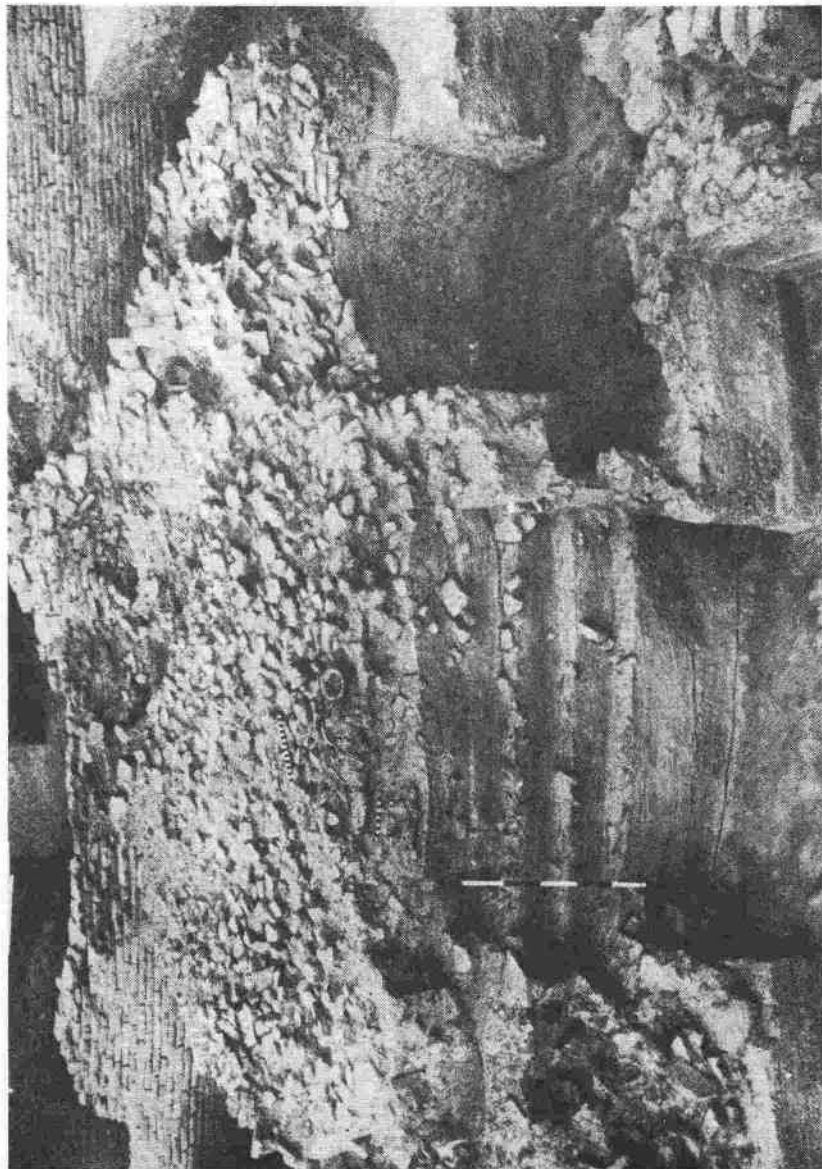


Planche 8. — Kausāmbī, l'autel du feu; en soubassement la mahāvēdi et, au dessus, d'avant en arrière, la carapace de la tortue, l'ukhā, la svayamāṭṭṇā.

Cf. G. R. SHARMA, *Excavations at Kausāmbī* 1957-59, Allahabad 1960, planche 20.

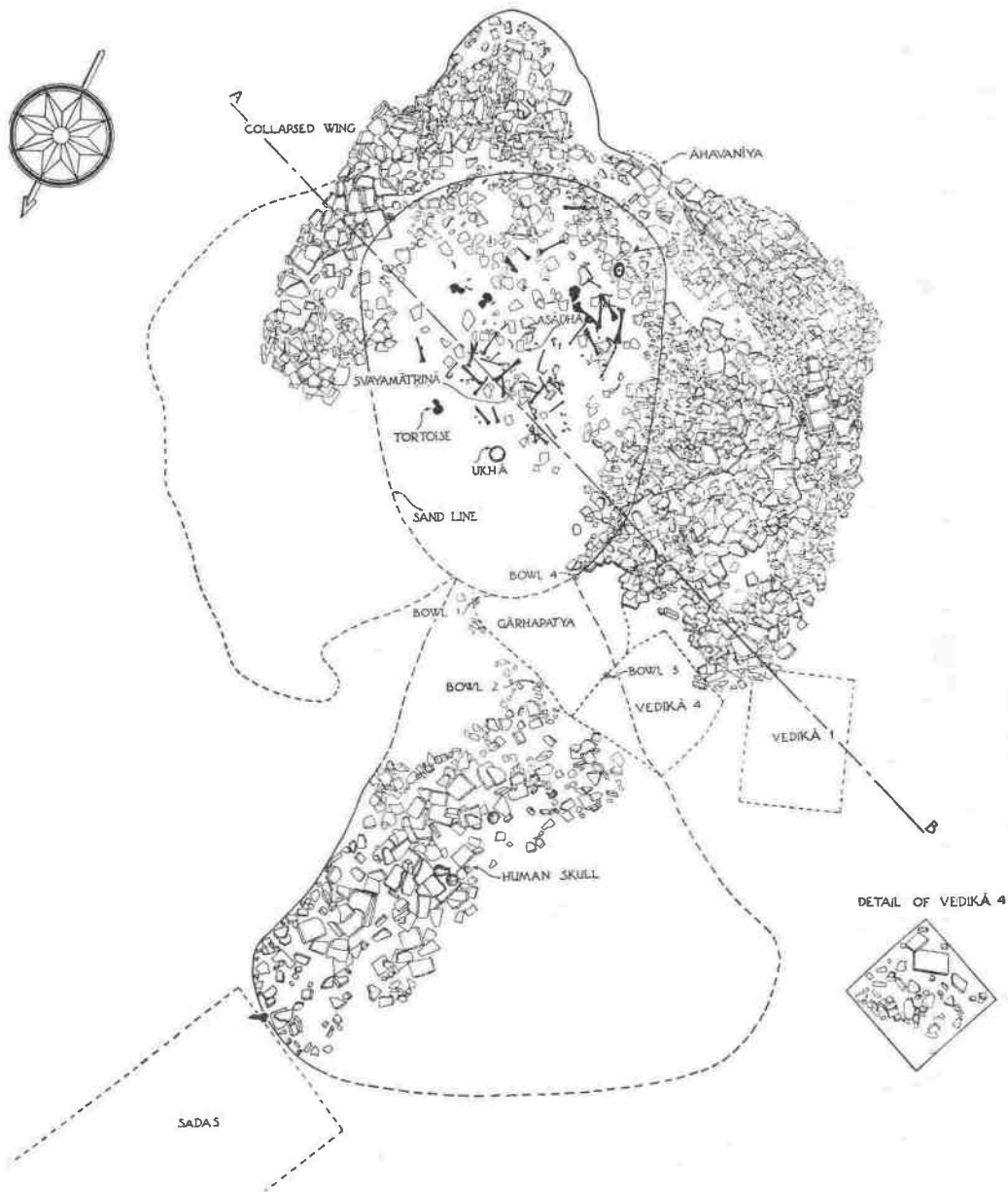


Planche 9. — Kausāmbī. Plan de l'autel du feu.

Cf. G. R. SHARMA, *The Excavations at Kausāmbī 1957-59*, Allahabad 1960, figure 16.

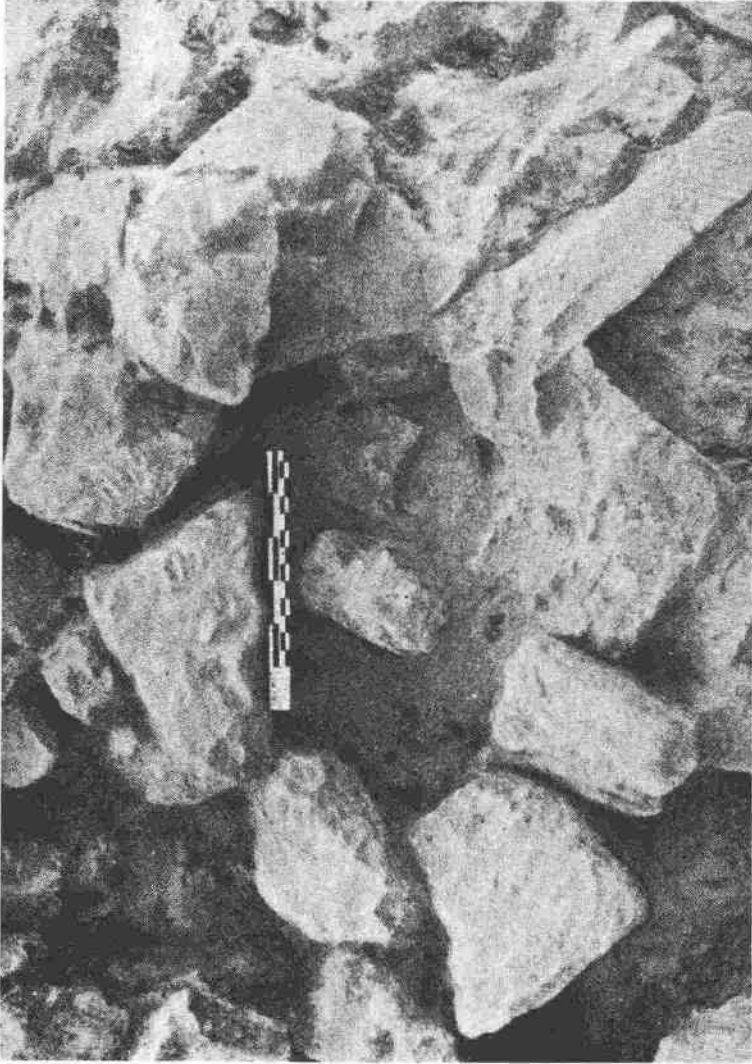


Planche 10. — La brique svayamāṭṛṇā entourée des prāṇabhṛt.
Cf. G. R. SHARMA, Excavations at Kausāmbī 1957-59, planche 32B.



Planche 11. — L'ukhā.

Cf. G. R. SHARMA, *Excavations at Kauśāmbī 1957-59*, planche 32A.